

La ruelle des cinq pièces jaunes



Par Phan Van Truong (JJR 64)

La ruelle commence de la même manière qu'elle se termine, d'un côté et de l'autre : une ouverture telle l'embouchure d'un petit fleuve, d'où se déverse toute sorte de trafic, et où s'engouffre aussi toute sorte d'êtres vivants en quête d'un bénéfice.

Pour y accéder il suffit de le demander au taxi.

Lieu impossible à trouver pour le touriste, cette ruelle est bien connue, surtout des chauffeurs professionnels et autres acolytes de la vie populaire. Rue Đinh Công Tráng, au 46A d'un bout, Chợ Tân Định, le célèbre marché populaire de l'autre. Précisions de topographie inutiles pourtant, car l'on dit que partout dans cette bonne ville de Saigon de tels chemins existent et abritent la même faune humaine et, si l'on peut dire, la même flore également.



Tel un ruisseau serpentant, sans qu'aucune ligne ni droite ni logique ne délimite les riverains. Témoin d'un siècle où plus de vie urbaine, sans planification, héritage évident de guerres de terrain, un peu à l'instar de la conquête de l'Ouest américain, où les frontières entre les parcelles se dessinaient au son du fusil et à la marque des coups de pioche hâtivement donnés.

Dès quatre heures du matin les bruits font leur apparition. Non qu'avant ils n'existent pas, signes permanents d'une ville névrosée dans son âme même, mais c'est à partir de cette heure précise qu'ils s'intensifient et s'identifient comme une musique quotidienne longuement rodée.

Les engueulades de clandestins d'abord. C'est entre la marchande de fruits et celle des légumes, ou encore entre celle des soupes « bún » et celle des « xôi », riz gluant mélangés à des haricots de toutes les couleurs.

« - J'étais là , hier, avant-hier, et encore bien avant. Ouste, toi...
- La place publique est à tout le monde, tu n'as qu'à venir de bonne heure... »

Tout finira bien, comme d'habitude, car il faut bien que tout le monde vive et trouve son espace. Vital est le mot: lorsqu'on se lève à deux heures du matin pour préparer sa devanture ambulante, lorsqu'on marche à pas forcés vers son destin quotidien l'épaule endolorie chargée de paniers mais aussi d'espoir, lorsqu'on ose ouvrir une concurrence sauvage, comme un immense défi, aux marchands déjà établis du marché Tân Định, eux, payant à la régulière leur emplacement , c'est bien parce que c'est vital. Et si l'on parvient à rentrer avant la nuit tombante à la maison, gratifié de l'assurance de pouvoir simplement recommencer dès le lendemain, c'est alors un énorme privilège. Ce privilège mérite à tout le moins une bataille, sinon une guerre qu'on se doit de livrer vaillamment...

Les odeurs ensuite. Odeurs de la bonne bouffe, on l'aura deviné. Le peuple mange, le peuple a besoin de manger. Plaisir des papilles, c'est toujours ça de gagné. Et puis, on vous le demande, y a-t-il quelque chose à

faire d'autre que de s'activer autour des mangeailles, plaisirs inespérés prodigués par une culture culinaire ancestrale de haute volée contrastant avec une économie présente encore primaire, visiblement réduite à la simple fonction de subsistance.

La ruelle, là, montre son vrai visage, fraîche comme les aliments de l'aube naissante, accueillante et attirante comme un vrai plat mijoté, imaginative et diversifiée comme saurait s'exhiber une jungle couverte de parfums. La subsistance doit donc subsister ! Le client qui a faim vient de partout et de loin. La joie de manger et de boire est décuplée par la longue attente de la nuit. La journée doit bien commencer. Des trucs chauds le matin, surtout un café bien serré dont seuls les Vietnamiens ont le secret et qui répand une odeur suave et envoûtante. Ne cherchez pas ailleurs le bonheur .

Sept heures du matin, l'heure des regards fuyants. Le business sérieux ne va pas tarder à s'installer, avec ses inévitables agitations, son brouhaha...Tiens, le marchand de journaux à bicyclette. Toujours à la même heure, jetant ses paquets de papier blanc par-dessus les balustrades.

Là, les mêmes écolières en uniforme bleu-blanc qui tous les matins traversent la ruelle d'un pas rapide; et le chauffeur qui vient chercher trop tôt son maître en garant sa voiture le plus près possible d'un mur afin de laisser l'étroit passage au flot des motocyclettes qui surgissent de partout.



Les fenêtres aussi s'ouvrent, les saluts volant entre les étages, les sourires déjà, dopés par une complicité qui a traversé des décennies de vicissitudes partagées.

Les balcons se garnissent progressivement de linge fraîchement lavé, s'égouttant invariablement au rythme de la vie qui s'écoule dans la ruelle.

Les oiseaux qui s'ébattent en picorant nerveusement, les mangeurs qui quittent leurs tabourets tenant d'une main un cure-dent et le ticket de garde de leur motocyclette de l'autre, les commerces qui commencent à marchander, le boucher ambulant qui de sa lourde main sépare les pièces de viande, quelques ménagères qui rentrent déjà du marché...

Et puis, tout d'un coup, tout ralentit. Comme un film à intrigue. Ceux qui doivent partir sont partis, place à ceux qui restent ou qui arrivent.



C'est le moment où se nouent les attentes, se déroulent des plans, s'accomplissent des actes. Le soleil commence à projeter ses rayons qui raccourcissent au fur et à mesure qu'il s'approche du zénith.

Le p'tit homme, l'avez-vous vu le p'tit homme ? La peau tannée noire au delà de l'imagination, maigre comme un plant de vigne nouveau, juché d'un chapeau de paille que refuserait même une poubelle. Tous les jours il s'installe là, accroupi au même endroit, à l'ombre de ce même poteau électrique. Se contentant de la maigreur de la cache, se déplaçant avec l'ombre du poteau autour de lui en marchant accroupi tel un canard. Tel une horloge solaire qu'inventèrent les Grecs antiques. Que fait-il là, rien dans la main, rien sous ses pieds ? D'où vient-il, cet observateur privilégié de la vie diurne ? Comment vit-il, même si l'on aura deviné sa misère, est-il là au nom de lui-même, tout seul, ou pense-t-il participer au fonctionnement de l'univers tout entier en se mettant là, tous les jours, à la même heure ? Les enfants de la ruelle disent que le poteau électrique c'est son seul patrimoine ; euphémisme, il pourrait s'agir même de sa patrie.

La coquette femme un peu rondouillette, cachée par un châle, qui arrive comme une trombe sur la porte d'une maison, laquelle s'ouvre hâtivement et, ô miracle, de manière synchronisée, comme si quelqu'un attendait anxieusement derrière la porte, prêt à l'action.

Personne n'aurait vraiment vu la scène, ni les visages...mais cette même femme qui ressort une demi-heure après d'un pas rapide, encore plus enturbannée en sortant qu'elle ne l'était en entrant, l'air plutôt agité...visite clandestine d'une maison volontairement silencieuse à cette heure...ah, les bonnes langues, bah, le bon voisinage, qu'importe puisqu'il faut des preuves...Il faut vivre, mon bon monsieur, bien vivre, et puis, est ce que tout cela vous regarde?



Et ce vieux petit bonhomme, endimanché tous les jours d'un vrai pyjama impeccablement repassé qui, armé de sa canne en bambou fait son jogging en bouclant et rebouclant le tour de sa ruelle. Lui, la ruelle, il connaît. Les moindres rebours de terrain, accidents de ciment, aspérités glissantes, il les évite avec une agilité qui contraste avec la couleur bien blanche de sa vénérable barbe. Vous voulez le secret de ma longévité? le jogging; il n'y a que ça qui entretient.

Et cette bicyclette furtive qui frôle les murs sur chaque coup de dix heures, ni trop tôt car les poubelles n'ont pas le temps de s'aligner toutes devant les portails cadenassés, ni trop tard, déjà vidés par les services municipaux. D'un seul coup d'œil, la propriétaire du très vétuste et très vénérable deux-roues repère le gros lot. Elle plonge d'une main dans la poubelle, l'autre tenant la bicyclette. D'un geste leste et triomphant, elle tire deux bouteilles de plastique portant la marque «La Vie», une eau en bouteille fort prisée dit-on. Oui, l'eau c'est la vie assurément, et même doublement, dans son cas particulier.

Et puis, cher monsieur, les poubelles ont quitté le domaine privé pour appartenir au domaine public n'est ce pas, soyons digne, on ne vole personne, allons-y proprement. C'est que les bouteilles ont aussi une valeur, ne gaspillons rien !

Et puis encore une autre bicyclette, plus vétuste celle-là, conduite par une personne, plutôt une ombre bien plus maigre et plus pâle que la revendeuse de plastique qui hardiment sonne à une maison. Furtivement afin que sa manœuvre ne soit pas vue comme une provocation par les marchands du marché contigu. Puis elle sonne à une autre maison, encore une autre...pour proposer de brader, dès le début de la matinée, sa fournée de cinq mangues. Les cinq mangues, c'est sa fortune, toute sa fortune. De tailles aussi inégales que sa fortune saurait l'être. C'est pour ces cinq fruits encore verts qu'elle a pédalé du bourg voisin. Aidez moi, prenez ces bons fruits disait la marchande...Regards inquiets mais charitables des marchands de fruits du marché...juste de l'autre côté de la rue. Pauvre fille...Elle n'a même pas de balance pour peser sa marchandise. Qu'importe, vous n'avez jamais débuté votre business, vous?



Et puis une autre bicyclette, encore une! conduite par une petite jeune handicapée. On donnerait seize ans à ce corps fluët et pâle qui, tous les jours,

pénètre dans la ruelle vers les dix heures. C'est l'heure où s'accumule en pagaille chez la marchande de bánh cuốn, rouleaux de riz chauds, la vaisselle déjà utilisée...Oh, c'est de la vaisselle en plastique mais servant du « bánh cuốn » authentique avec du nước mắm premier choix s'il vous plait, foi de Vietnamiennne, qu'accompagnent de généreuses rondelles de «giò», mortadelle fine. Tous les matins, la petite de ramasser en clopinant la vaisselle sale entassée, de la laver sur place et de la remettre en bon ordre sur le stand. Il paraît qu'elle circule de ruelle en ruelle, cette sous-traitante de marchandes trop occupées, pour leur rendre ce service unique.

Le service, il n'y a que ça qui vaille, dit aussi la vieille dame sans âge, qui, disposant d'un balcon d'à peine deux mètres de large, avec une bonne exposition au soleil, Dieu a probablement prévu le coup, a développé son business de lavage de linge. Elle ramasse le linge du voisinage, lave tout à la main avec du vrai savon. En moyenne chaque jour sur son balcon deux chemises, un pantalon et quelques sous vêtements d'homme. Après tout elle le faisait déjà pour son mari, pourquoi ne pas garder les bonnes habitudes. Toujours souriante et fière, je ne dépends pas de mes enfants, mon bon monsieur.

Le rêve existe aussi dans la ruelle. Toutes les cinq minutes quelqu'un vous propose de gagner des milliards. Oui des milliards. Car les millions n'intéressent plus personne par les temps qui courent, puisqu'il faut 16 000 đồng pour faire un seul billet vert d'un Dollar de l'impérialiste Oncle Sam. Donc, acheter un ticket de loterie c'est nourrir son rêve de devenir riche. Vous avez dit naïf ? Milliardaire, je vous le dis, mon bon monsieur. Ne crachez pas sur la manne du bon Dieu, disent les revendeurs encore enthousiastes. Silence tombale, en contraste, pour les vieux revendeurs trop désabusés qui d'un seul regard perçant vous fait comprendre que vous êtes de toute façon un salaud : ou vous m'en achetez pas et vous en êtes un sans discussion, ou vous croyez faire fortune avec et vous salissez tout mon paquet en choisissant. Mon salaud, tu n'es pas aussi désintéressé que tu en as l'air... Comme ça, toutes les cinq minutes, une espérance de milliardaire qui vous empoigne. C'est fou comme la fortune est vagabonde!



Et puis l'étonnante découverte dans la ruelle, dans son coin le plus reculé et le moins prévisible. Près d'une fontaine, derrière l'arrière cuisine d'un marchand rutilent des pièces jaunes, brillantes ou rendues brillantes par quatre petites mains lestes, ensavonnées, dont le poignet est attaché par une ficelle à une vieille petite brosse au poil noir. Dans un petit panier à osier, sous un jet d'eau fluide mais continu, des pièces, des pièces et des pièces. Il y en aurait des brassées.. Elles sont toutes jaunes et propres, cette couleur d'alliage qui symbolise toute la richesse du monde.

Il y en a pour tous les goûts: la grosse pièce de 5000 đồng, seigneuriale, qui vous permet d'acheter à elle toute seule une petite soupe ambulante ou de prendre un « xe ôm », espèce de taxi à 2-roues sur lequel le passager se débrouille comme il peut sur le demi-siège arrière en ceinturant le pilote devant lui comme un vrai amoureux. Pour cette grosse pièce, on vous ferait faire un grand tour en ville. La moyenne pièce de 2000 đồng, la sympathique pièce de 1000 đồng. À mille, on est déjà dans les eaux d'un seizième de dollar. À ce prix, la pièce en métal vaut déjà plus cher que sa valeur-monnaie. Mais l'escalade vers le bas ne s'arrête pas là, la 500 et la 200 tiennent la tête. Qu'importe si ça sert.

Remarquant ma présence, les deux femmes me disent tout de go: ah ça vous étonne, elles sont belles nos pièces n'est-ce pas ? C'est plus propre comme ça, elles qui sont passées entre toutes les mains. Vous voyez ces piles de vingt pièces, et ces piles de dix pièces? C'est pas beau ça que de les aligner, un peu comme des soldats de plomb; les marchands ne trouvent pas le temps de les rassembler, les sérier, les emballer, ça fait sale aux doigts, nous avons là un bon business, un service qui ne serait rendu qu'à la Banque d'Etat, et encore... Au bout du compte ça vaut bien un bon repas par jour, après que le dernier client soit parti du restaurant! Ces pièces font le tour de la ruelle, ici on utilise peu les billets. Beaucoup de pièces nous reviennent, avec leurs cicatrices, leurs balafres, on les reconnaîtrait entre mille. Et puis ça nous donne le sentiment d'être riche avec toute cette couleur or qu'on nous confie... Un jour peut-être, mesdames du Fort Knox. Qui sait ?

Cinq heures de l'après midi déjà.

Le petit homme du cadran solaire se lève, le soleil l'a quitté, il quitte donc lui aussi son poteau électrique. Il se lève et disparaît.

Le marché se vide, repu. Une bonne journée. Les emplacements de divers commerces sont déjà déserts.

La lingère de son pas leste livre son linge déjà sec, sans repassage, elle n'a pas de fer à repasser, on l'aurait deviné pardi !

Les billets de loterie sont toujours là, sans doute invendus, mais qu'à cela ne tienne, resteront encore valides le lendemain : l'on voudrait que les lendemains continuent à chanter même si visiblement le rêve ne prend plus...

La marchande d'eau invite quelques vagabonds à venir se désaltérer chez elle.

Sa bonne journée, elle la partagera avec ceux qui ont eu moins de chance, avec les restes de liqueurs fortement colorées et sucrées de sirops qui encombrant encore son échoppe.



Les vendeurs de soupe se préparent à la deuxième session, celle de la soirée, bien plus gratifiante que la journée, en faisant bouillir à nouveau une grande marmite. On verra bientôt les amoureux de minuit venir se réchauffer l'estomac à la lumière des lampions, spectacle romantique et parfois émouvant de couples errant à la recherche d'un endroit tranquille dans une ville trop encombrée.

La jeune laveuse de vaisselle ne viendra pas le soir, ni le joyeux marchand de journaux, ni la discrète tireuse de poubelle, ni le fier et vieux joggeur, ni la désespérée marchande de mangues à bicyclette... Dommage, car c'est l'heure des retrouvailles et de la solidarité. C'est l'heure où enfin, la journée passée est accomplie, où l'on se pardonne tout et l'on se réconcilie, les provocations de la journée, les querelles si intenses le matin devenues si ridicules le soir. C'est le moment où la ruelle s'unit et se réunit. Ceux qui ont fait une bonne journée s'inquiètent pour les autres, moins chanceux. L'humanité toute entière oublie son sourd malheur et retrouve son visage, digne et sensible. L'on est prêt à faire et refaire de la place pour les autres, même si l'on est serré, peu importe, on se serrera davantage, ça fait bien quarante ans que l'on n'a fait que ça. La pénombre du crépuscule adoucit les températures, efface les contours trop nets, dilue les couleurs trop marquées, grise les âmes trop agitées, réduit les blessures un peu profondes.

Demain sera peut être un autre jour. Peut-être bien.

À demain donc.

PHAN VAN TRUONG JJR 64